

sentaient un spectacle effrayant. Les Romains, saisis de terreur, n'osaient quitter leurs retranchements : Sylla, dont les discours ne pouvaient dissiper leur effroi, et qui ne voulait pas les forcer de combattre dans cet état de découragement, était obligé de rester dans l'inaction, et de souffrir, non sans une vive impatience, les bravades et les risées insultantes des barbares. Ce fut cependant ce qui lui servit le plus : les ennemis, pleins de mépris pour les Romains, n'observèrent plus aucun ordre ni aucune discipline. La multitude de leurs chefs devint pour eux une cause d'insubordination ; il ne restait qu'un petit nombre de soldats dans les retranchements ; les autres, amorcés par l'appât du pillage et du butin, s'écartaient du camp jusqu'à la distance de plusieurs journées. On dit que dans ces courses ils détruisirent Panope, et que, sans en avoir reçu l'ordre d'aucun de leur généraux, ils saccagèrent Lébadie, dont ils pillèrent le temple et profanèrent l'oracle.

Sylla, qui frémissait d'indignation de voir ruiner ces villes sous ses yeux, ne voulut pas du moins laisser ses troupes en repos ; et pour les occuper, il les obligea de détourner le cours du Céphise et d'ouvrir de grandes tranchées. Il n'exemptait personne de ce travail, et, les surveillant lui-même, il châtiât avec la dernière sévérité ceux qui se relâchaient, afin qu'excédés de fatigue, ils préférassent à ces travaux pénibles le danger d'un combat. Ce moyen lui réussit. Ils étaient au troisième jour de cet ouvrage, lorsque Sylla ayant fait sa visite des travaux, ils lui demandèrent tous à grands cris de les mener aux ennemis. Il leur répondit que cette demande venait moins du désir de combattre que de leur dégoût du travail ; que s'ils avaient un véritable désir d'en venir aux mains, ils n'avaient qu'à prendre sur-le-champ leurs armes et aller s'emparer d'un poste qu'il leur désignerait de la main. Sylla, qui vit les chalcaspides* des ennemis se mettre en mouvement pour aller l'occuper, voulut les prévenir et s'en saisir le premier ; il y réussit par l'ardeur et l'activité de ses troupes. Archélaüs, ayant manqué son coup, se tourna contre Chéronée ; quelques habitants qui servaient dans l'armée de Sylla l'ayant conjuré de ne pas abandonner cette ville, il y envoya un tribun des soldats nommé Gabinus, avec une légion, et le fit accompagner de ses Chéronéens, qui, quelque désir qu'ils eussent d'arriver à Chéronée avant Gabinus, ne purent le devancer, tant ce tribun montra, pour

sauver leur ville, plus d'affection et plus d'ardeur que ceux mêmes qui désiraient si fort être sauvés.

Cependant les Romains recevaient chaque jour de Lébadie et de l'autre Trophonius des rapports favorables et des oracles qui leur annonçaient la victoire. Sylla, laissant derrière lui Muréna avec deux cohortes pour harceler l'ennemi, se dirigea donc vers Chéronée pour prendre les troupes qu'il y avait laissées, et en même temps pour reconnaître un lieu nommé Thurium, que les ennemis avaient précédemment occupé. C'est la cime d'une montagne très raide, et qui se termine en pointe comme une pomme de pin.

Il approchait de la ville, lorsque le tribun qu'il y avait envoyé pour la défendre vint au-devant de lui à la tête des troupes, portant à la main une couronne de laurier. Sylla l'ayant reçue, salua les soldats et les exhorta à faire preuve de courage dans le danger auquel ils allaient être exposés. Pendant qu'il leur parlait, deux Chéronéens, nommés Homoloïcus et Anaxidamus, l'abordèrent et lui offrirent de chasser les ennemis de Thurium, s'il leur donnait seulement un petit nombre de soldats ; ils lui dirent qu'il y avait un sentier inconnu aux barbares, lequel menait à la pointe de Thurium, au-dessus des ennemis ; que de là il leur serait facile de fondre sur eux et de les accabler de pierres, ou de les forcer à descendre dans la plaine. Gabinus ayant rendu témoignage à la fidélité et au courage de ces deux hommes, Sylla leur dit d'aller exécuter leur dessein ; et en même temps il range son infanterie en bataille, distribue la cavalerie sur les deux ailes, garde pour lui la droite et donne la gauche à Muréna. Gallus et Hortensius, ses lieutenants, placés à la queue avec le corps de réserve, occupaient les hauteurs pour empêcher que les ennemis ne vinsent, par les derrières, envelopper les Romains ; car on les voyait déployer déjà leur cavalerie et leurs troupes légères sur les ailes, afin de se replier ensuite et de pouvoir, en faisant un long circuit, enfermer les ennemis. Comme ils exécutaient ce mouvement, les deux Chéronéens à qui Sylla avait donné Erisius pour commandant ayant gagné la cime de Thurium sans être aperçus de l'ennemi, et s'étant montrés tout à coup sur les hauteurs, jetèrent l'effroi parmi les barbares, qui ne pensèrent plus qu'à fuir, et se tuèrent la plupart les uns les autres. N'osant s'arrêter pour faire face à l'ennemi, et s'abandonnant à la pente de la montagne, ils tombaient sur leurs pro-

pres piques et se poussaient mutuellement le long de cette pente rapide, pour fuir les ennemis, qui se précipitaient sur eux du haut de la montagne et les perçaient aisément, ainsi découverts de leurs armes. Il en périt trois mille sur le haut du Thurium ; de ceux qui échappèrent à ce premier massacre, les uns allèrent donner dans le corps de troupes de Muréna, qui les avait déjà rangées en bataille, et où ils furent taillés en pièces ; les autres en



Fig. 70. — Char armé de faux.

courant vers leur camp, se jetèrent avec tant de confusion sur le corps de leur infanterie, qu'ils la remplirent de trouble et d'effroi, et firent perdre à leurs généraux un temps considérable, ce qui fut une des principales causes de leur perte ; car Sylla, marchant aussitôt à eux dans le désordre où ils étaient, et franchissant avec rapidité l'intervalle qui séparait les deux armées, ôta aux chars armés de faux tout leur effet : ils ne tirent leur force que de la longueur de leur course, qui donna à leur mouvement de l'impétuosité et de la raideur ; s'ils n'ont qu'un court espace pour s'élancer, ils sont sans force et sans action, comme les traits faiblement lancés n'ont point de coup. C'est ce qui arriva en cette occasion aux barbares ; leurs premiers chars partirent si lâchement et donnèrent avec tant de mollesse, que les Romains n'eurent aucune peine à

les repousser, et qu'ils demandèrent avec de grands éclats de rire, comme à Rome dans les jeux du cirque, qu'on en fit venir d'autres.

Alors les deux corps d'infanterie commencent l'attaque ; les barbares, baissant leurs longues piques, serrent leurs rangs et leurs boucliers pour conserver leur ordre de bataille ; mais les Romains, jetant leurs javelots et prenant leurs épées, écartent leurs piques, afin de les joindre plus tôt corps à corps. Cette audace leur fut inspirée par la colère qui les transporta quand ils virent aux premiers rangs quinze mille esclaves que les généraux de Mithridate avaient affranchis par un décret public dans les villes de la Grèce, et qu'ils avaient distribués dans l'infanterie pesamment armée ; ce qui fit dire à un centurion romain qu'il n'avait vu qu'aux Saturnales les esclaves jouir des droits de la liberté. Cependant leurs bataillons étaient si profonds et si serrés, qu'ils soutinrent avec audace le choc de l'infanterie romaine, et qu'ils résistèrent beaucoup plus longtemps qu'on ne l'aurait attendu des gens de ce caractère. Il fallut faire venir la seconde ligne, qui les accabla d'une grêle si furieuse de pierres et de traits, qu'ils tournèrent le dos et prirent la fuite. Archélaüs étendait son aile droite, afin d'envelopper les Romains, lorsque Hortensius ordonne à ses cohortes de fondre sur lui et de le prendre en flanc. Archélaüs, qui aperçoit ce mouvement, fait tourner tête à deux mille de ses cavaliers ; Hortensius, se voyant près d'être vivement poussé par cette cavalerie nombreuse, recule lentement vers les montagnes ; mais, s'étant trop éloigné de son corps de bataille, il allait être enveloppé par les ennemis, lorsque Sylla, informé du danger qu'il courait, quitte son aile droite qui n'avait pas encore combattu, et vole à son secours. A la poussière qu'il éleva dans sa marche, Archélaüs conjectura ce qu'il en était ; et, laissant là Hortensius, il se porta à l'endroit du champ de bataille que Sylla venait de quitter, espérant surprendre cette aile droite privée de son chef. Dans le même moment Taxile fait marcher contre Muréna ses chalcaspides ; et les deux partis ayant jeté en même temps de grands cris qui furent répétés par toutes les montagnes des environs, Sylla s'arrête, incertain de quel côté il doit plutôt se porter. Il prend enfin le parti de retourner à son poste, envoie Hortensius avec quatre de ses cohortes au secours de Muréna, prend la cinquième, et court à son aile droite, qui combattait déjà contre Archélaüs avec un avantage égal. Dès qu'il paraît, ses soldats font

de nouveaux efforts, et, renversant les troupes ennemies, ils les obligent de prendre la fuite, et les poursuivent jusqu'au fleuve et au mont Acontium. Sylla cependant n'oublia pas dans quel danger il avait laissé Muréna, et courut à son secours ; mais, trouvant qu'il avait aussi vaincu les ennemis, il se mit avec lui à la poursuite des fuyards. Il se fit dans la plaine un grand carnage des barbares ; un plus grand nombre furent taillés en pièces en voulant regagner leur camp ; et de tant de milliers d'ennemis il n'en échappa que dix mille qui s'enfuirent à Chalcis. Sylla dit que dans son armée il ne manqua que quatorze hommes, dont deux même revinrent le soir au camp.

Aussi sur les trophées qu'il dressa pour cette victoire il fit graver : *A Mars, à la Victoire et à Vénus*, pour montrer que ces succès n'étaient pas moins l'ouvrage de la fortune que de son courage et de sa capacité. Le premier qu'il érigea pour le combat qu'il avait gagné dans la plaine était placé à l'endroit même d'où Archélaüs avait commencé de fuir, jusqu'au ruisseau de Molus. Il éleva le second sur le sommet de Thurium, où les barbares avaient été surpris par derrière ; et l'inscription, qui était en lettres grecques, en attribuait le succès à la valeur d'Homoloïchus et d'Anaxidamus. Pour célébrer ses victoires, il donna des jeux de musique dans la ville de Thèbes, près de la fontaine d'Œdipe, où l'on dressa un théâtre pour les musiciens. Il fit venir de quelques villes grecques des juges pour distribuer les prix, parce qu'il avait juré aux Thébains une haine implacable. Il la porta jusqu'à leur ôter la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon Pythien et à Jupiter Olympien ; il ordonna que du produit de ces terres on restituerait à ces dieux l'argent qu'il avait enlevé de leurs temples...

[Après cette victoire, Sylla en remporte une seconde à Orchomène, signe avec Archélaüs une paix que Mithridate finit par ratifier, pacifie l'Asie et revient en Italie où il lutte contre les Marianistes. Après avoir vaincu le consul Carbon et Marius le jeune, il entre dans Rome et commence ses proscriptions.]

Dès que Sylla eut commencé à faire couler le sang, il ne mit plus de bornes à sa cruauté et remplit la ville de meurtres dont on n'envisageait plus de terme. Une foule de citoyens furent les victimes de haines particulières ; Sylla, qui n'avait pas personnel-

lement à s'en plaindre, les sacrifiait au ressentiment de ses amis qu'il voulait obliger. Un jeune Romain, nommé Caius Métellus, osa lui demander en plein sénat quel serait enfin le terme de tant de maux, et jusqu'où il se proposait de les pousser, afin qu'on sût au moins quand on n'aurait plus à en craindre de nouveaux. « Nous ne te demandons pas, ajouta-t-il, de sauver ceux que tu as destinés à la mort, mais de tirer de l'incertitude ceux que tu as résolu de sauver. » Sylla lui ayant répondu qu'il ne savait pas encore ceux qu'il laisserait vivre : « Eh bien ! reprit Métellus, déclare-nous donc quels sont ceux que tu veux sacrifier. — C'est aussi ce que je ferai », répartit Sylla. Quelques historiens disent que la dernière réplique ne fut pas de Métellus, mais d'un certain Aufidius, un des flatteurs de Sylla. Il commença donc par proscrire quatre-vingts citoyens, sans en avoir parlé à aucun des magistrats. Comme il vit que l'indignation était générale, il laissa passer un jour et publia une seconde proscription de deux cent vingt personnes, et une troisième de pareil nombre. Ayant ensuite harangué le peuple, il dit qu'il avait pros crit tous ceux dont il s'était souvenu ; et que ceux qu'il avait oubliés, il les proscrirait à mesure qu'ils se présenteraient à sa mémoire. Il comprit dans ces listes fatales ceux qui avaient reçu et sauvé un pros crit, punissant de mort cet acte d'humanité, sans en excepter un frère, un fils ou un père. Il alla même jusqu'à payer un homicide deux talents, fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils qui eût été l'assassin de son père. Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il nota d'infamie les fils et les petits-fils des pros crits et qu'il confisqua leurs biens. Les proscriptions ne furent pas bornées à Rome ; elles s'étendirent dans toutes les villes d'Italie. Il n'y eut ni temple des dieux, ni autel domestique et hospitalier, ni maison paternelle, qui ne fût souillée de meurtres. Les maris étaient égorgés sur le sein de leurs femmes, les enfants entre les bras de leurs mères ; et le nombre des victimes sacrifiées à la colère ou la haine n'égalait pas, à beaucoup près, le nombre de ceux que leurs richesses faisaient égorgé. Aussi les assassins pouvaient-ils dire : « Celui-ci, c'est sa belle maison qui l'a fait périr ; celui-là, ses magnifiques jardins ; cet autre, ses bains superbes. » Un Romain, nommé Quintus Aurélius, qui ne se mêlait de rien, et qui ne craignait pas d'avoir d'autre part aux malheurs publics que la compassion qu'il portait à ceux qui en étaient les victimes, étant allé sur la place,

se mit à lire les noms des proscrits et y trouva le sien. « Malheureux que je suis, s'écria-t-il, c'est ma maison d'Albe qui me poursuit ! » Il eut à peine fait quelques pas, qu'un homme qui le suivait le massacra.

Cependant Marius, ayant été pris, se donna lui-même la mort ; et Sylla, étant allé à Préneste¹, fit d'abord juger et exécuter chacun des habitants en particulier ; mais, trouvant ensuite que ces formalités lui prenaient trop de temps, il les fit tous rassembler dans un même lieu, au nombre de douze mille, et ils furent égorgés en sa présence. Il ne voulut faire grâce de la vie qu'à son hôte ; mais cet homme lui dit, avec une grandeur d'âme admirable, qu'il ne devrait jamais son salut au bourreau de sa patrie ; et, s'étant jeté au milieu de ses compatriotes, il se fit tuer avec eux.

Après tant de meurtres, rien ne révolta davantage que de voir Sylla se nommer lui-même dictateur et rétablir pour lui une dignité qui était suspendue à Rome depuis cent vingt ans. Il se fit donner une amnistie générale du passé, et pour l'avenir le droit de vie et de mort, le pouvoir de confisquer les biens, de partager les terres, de bâtir des villes, d'en détruire d'autres, d'ôter et de donner les royaumes à son gré. Il vendait à l'encan les biens qu'il avait confisqués ; du haut de son tribunal, il présidait lui-même à ces ventes, mais avec tant d'insolence et de despotisme, que les adjudications qu'il en faisait étaient encore plus odieuses que la confiscation même. Des danseuses, des musiciens, des farceurs, des affranchis, qui étaient les plus scélérats des hommes, recevaient des pays entiers, ou tous les revenus d'une ville. Il alla jusqu'à enlever les femmes à leurs maris, pour les faire épouser à d'autres malgré elles.

Lucretius Ofella, celui qui avait pris Marius dans Préneste, s'était mis sur les rangs pour le consulat ; Sylla lui fit dire d'abord de se désister de sa poursuite ; Lucretius, qui se voyait soutenu par le peuple, se rendit sur la place et continua sa brigue ; Sylla envoya un des centurions qui étaient toujours autour de lui et le fit tuer, pendant qu'assis sur son tribunal, dans le temple de Castor et de Pollux, il regardait d'en haut le meurtre. Le peuple, en tumulte, se saisit du centurion et le mena devant le tribunal ; Sylla fit faire silence, déclara que c'était par son ordre que ce

1. Cette ville avait servi de boulevard aux Marianistes.

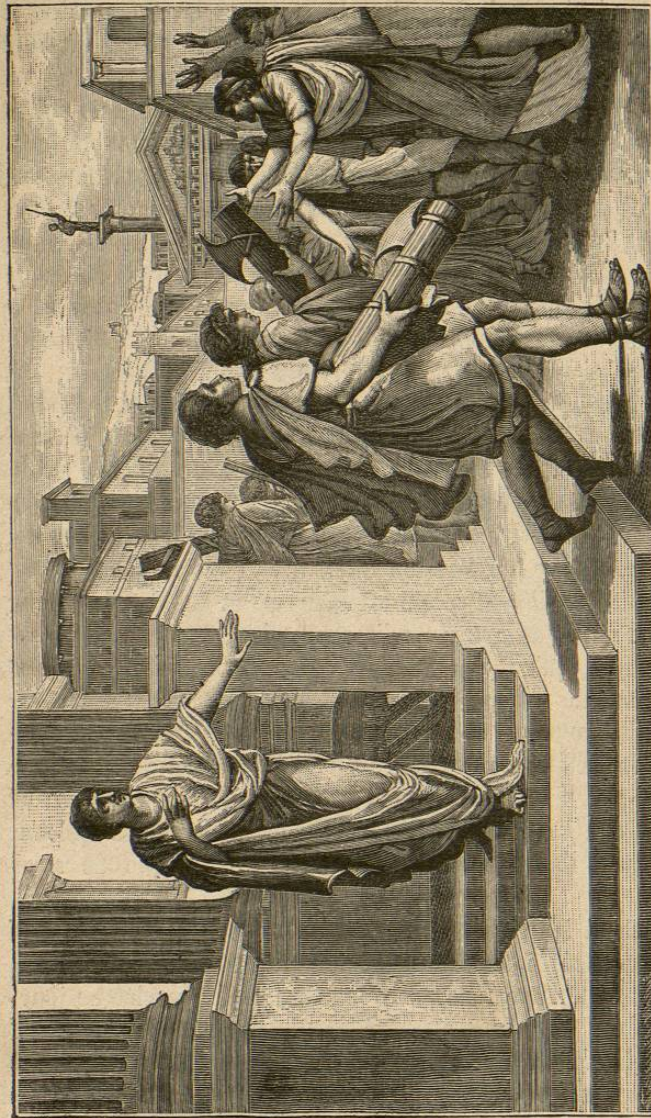


Fig. 71. — Sylla se démet de sa dictature et renvoie ses faisceaux

meurtre avait été commis, et qu'on eût à laisser le centurion tranquille.

Son triomphe, qui eut lieu vers ce temps-là, fut un des plus imposants par la magnificence et par la nouveauté des dépouilles des rois d'Asie; mais ce qui en fit le plus bel ornement et le spectacle le plus touchant, ce fut le grand nombre de bannis qui l'accompagnaient. Les premiers et les plus illustres personnages de Rome suivaient son char, couronnés de fleurs, et appelaient Sylla leur sauveur et leur père, à qui ils devaient leur retour dans leur patrie, et la satisfaction de revoir leurs enfants et leurs femmes. Quand la pompe du triomphe fut terminée, il fit, dans l'assemblée du peuple, l'apologie de sa conduite et rappela avec plus de soin les faveurs de la fortune que ses belles actions; il finit par ordonner qu'on lui donnât à l'avenir le surnom d'Heureux, *Felix* dans la langue latine. Depuis ce temps-là, quand il écrivait aux Grecs, ou qu'il traitait avec eux d'affaires, il prenait le surnom d'Épaphrodite¹. Les trophées qu'on voit encore aujourd'hui dans la Béotie portent cette inscription : LUCIUS CORNELIUS SYLLA EPAPHRODITUS. Métella, sa femme, étant accouchée d'un fils et d'une fille, il nomma le fils Faustus et la fille Fausta, noms qui chez les Romains désignent ce qui est heureux et de bon augure; mais rien ne prouve davantage qu'il avait bien plus de confiance en son bonheur qu'en ses exploits, que de le voir, après avoir égorgé tant de milliers de citoyens, après avoir fait tant et de si grands changements dans la république, se démettre volontairement de la dictature, et rendre au peuple les élections consulaires. Il ne fut pas présent aux comices; mais il se tint tranquillement sur la place, confondu dans la foule et se livrant à quiconque aurait voulu l'arrêter pour lui faire rendre compte de sa conduite....

Il consacra à Hercule la dime de ses biens, et à cette occasion il donna au peuple des festins magnifiques. Il y eut une telle abondance ou plutôt une telle profusion de mets, que chaque jour on jetait dans le Tibre une quantité prodigieuse de viandes, et qu'on y servit du vin de quarante ans, et de plus vieux encore. Au milieu de ces réjouissances, qui durèrent plusieurs jours, Métella mourut. Pendant sa maladie les prêtres défendirent à Sylla de la

1. Favori de Vénus.

voir et de souiller sa maison par des funérailles. Il lui envoya donc un acte de divorce, et la fit transporter encore vivante dans une autre maison. Observateur superstitieux de cette loi, il viola celle qu'il avait faite lui-même pour borner la dépense des funérailles, et n'épargna rien à celles de Métella. Il n'observa pas davantage les réglemens pour la simplicité des repas, dont il était aussi l'auteur; et pour se consoler de son deuil, il passait les journées dans les débauches et dans les plaisirs.

Cette vie nourrit en lui une maladie qui n'avait eu que de légers commencemens; il fut longtemps à s'apercevoir qu'il s'était formé dans ses entrailles un abcès qui, ayant insensiblement pourri ses chairs, y engendra une si prodigieuse quantité de poux, que plusieurs personnes occupées nuit et jour à les lui ôter ne pouvaient en épuiser la source, et que ce qu'on en ôtait n'était rien en comparaison de ce qui s'en reproduisait sans cesse: ses vêtements, ses bains, les linges dont on l'essuyait, sa table même, étaient comme inondés de ce flux intarissable de vermine, tant elle sortait avec abondance! Il avait beau se jeter plusieurs fois le jour dans le bain, se laver, se nettoyer le corps, toutes ces précautions ne servaient à rien; ses chairs se changeaient si promptement en pourriture, que tous les moyens dont on usait pour y remédier étaient inutiles, et que la quantité inconcevable de ces insectes résistait à tous les bains.

Il prévit sa mort, et l'annonça même en quelque sorte dans ses *Commentaires*; car deux jours avant de mourir il mit la dernière main au vingt-deuxième livre, où il rapporte que les Chaldéens lui avaient prédit qu'après avoir mené une vie glorieuse il mourrait au plus haut point de sa prospérité. Il ajoute que son fils, mort peu de jours avant Métella, lui apparut en songe, vêtu d'une méchante robe, et que, s'approchant de lui, il l'avait pressé de terminer toutes ses affaires et de venir avec lui auprès de sa mère Métella, pour vivre avec elle en repos et libre de tout soin. Ce songe ne l'empêcha pas de s'occuper des affaires publiques: dix jours avant sa mort il apaisa une sédition qui s'était élevée entre les habitants de Dicéarchie, et leur donna des lois qui leur prescrivirent la manière dont ils devaient se gouverner. La veille même de sa mort, ayant su que le questeur Granius, qui devait au trésor public une somme considérable, différât de la payer et attendait sa mort pour en frustrer la république, il le fit venir

dans sa chambre, et ordonna à ses domestiques de le prendre et de l'étrangler. Dans les efforts que fit Sylla en criant et s'agitant avec violence, son abcès creva et il rendit une grande quantité de sang. Cette perte ayant épuisé ses forces, il passa une très mauvaise nuit, et mourut le matin, laissant de Métella deux enfants en bas âge.

Il était à peine expiré, que plusieurs citoyens se liguèrent avec le consul Lépidus pour empêcher qu'on ne lui fit les obsèques qui convenaient à un homme de son rang. Mais Pompée, quoiqu'il eût à se plaindre de Sylla, car il était le seul de ses amis qu'il n'eût pas nommé dans son testament, fit tant par ses prières et son crédit auprès des uns, par ses menaces auprès des autres, qu'il les obligea de renoncer à leur projet : ayant fait porter le corps à Rome, il assura à son convoi une entière liberté et fit rendre à Sylla tous les honneurs convenables. Les femmes, dit-on, apportèrent une si grande quantité d'aromates, qu'outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles, on fit, avec du cinnamome et de l'encens le plus précieux, une statue de Sylla de grandeur naturelle, et celle d'un licteur qui portait les faisceaux devant lui. Le jour des funérailles, le temps fut dès le matin fort nébuleux, et faisait craindre une grosse pluie ; on attendit jusqu'à la neuvième heure pour enlever le corps : il ne fut pas plutôt sur le bûcher, qu'il s'éleva un grand vent, qui excita rapidement la flamme, et tout le corps fut consumé avant qu'il tombât une goutte d'eau ; mais dès que le bûcher commença à s'affaïsser et le feu à s'amortir, il tomba une pluie abondante qui dura jusqu'à la nuit. Ainsi la fortune parut avoir voulu lui être fidèle jusqu'à la fin de ses obsèques. Son tombeau est dans le champ de Mars ; et l'on assure qu'il avait fait lui-même l'épithaphe qu'on y voit, et dont le sens est que personne n'avait jamais fait plus de bien que lui à ses amis ni plus de mal à ses ennemis.



Fig. 72. — Amphore.

POMPÉE¹

SES PREMIÈRES ARMES. — GUERRE CONTRE LES PIRATES ET CONTRE MITHRIDATE. — LUTTE CONTRE CÉSAR. — BATAILLE DE PHARSALE. — MORT DE POMPÉE.

Jamais les Romains ne firent paraître pour aucun autre général une haine aussi forte et aussi violente que celle qu'ils eurent pour Strabon, père de Pompée. Sa puissance dans les armes (car c'était un grand homme de guerre) le leur avait rendu redoutable pendant sa vie ; mais quand il fut mort d'un coup de foudre et qu'on porta son corps sur le bûcher, ils l'arrachèrent du lit funèbre et lui firent mille outrages. Au contraire, jamais aucun Romain n'a éprouvé comme Pompée de la part de ce même peuple une bienveillance si forte, qui ait commencé si tôt, qui ait persévéré plus longtemps dans sa prospérité et qui se soit soutenue avec plus de constance dans ses revers. L'extrême aversion qu'on eut pour son père ne venait que d'une seule cause, de son insatiable avarice ; mais l'amour qu'on eut pour le fils avait plusieurs motifs : sa tempérance dans la manière de vivre, son adresse aux exercices des armes, son éloquence persuasive, la bonne foi qui paraissait dans ses mœurs et la facilité de son abord. Personne ne demandait des services avec plus de réserve ni n'obligeait de meilleure



Fig. 73. — Pompee.

1. Pompée vécut de 105 à 48 av. J.-C.